

blanche un peu ternie par la fumée du combat, ses bottes à l'écuycère et son tricorne d'où s'échappait une plume tricolore. L'armée de Mayence, en commençant sa campagne contre les Vendéens, avait voulu leur imposer autant par son brillant aspect que par la précision de ses mouvements et son intrépidité. Chefs et soldats s'étaient fait un point d'honneur de combattre en habit de parade, montrant ainsi qu'ils étaient loin de mépriser leurs rustiques adversaires, qui avaient déjà vaincu tant de soldats républicains trop confiants et trop dédaigneux.

Il y eut un instant de silence, pendant lequel Mathurin Cazeaux contemplait Bénédicte, tandis que Bénédicte remarquait avec une sensation pénible que son père adoptif avait étrangement vieilli et qu'il portait des vêtements en lambeaux. En réalité, le pauvre homme offrait l'aspect d'un vieillard et d'un mendiant. Son crâne s'était dénudé, quelques longues touffes de cheveux blancs retombaient sur ses épaules, ses yeux étaient caves, ses joues creuses, son corps maigre et osseux. Des haillons seuls composaient son costume, mais ces haillons n'avaient presque pas de taches ; ils étaient visiblement produits par l'insulte des buissons plutôt que par la pauvreté. En somme, à travers cette misère apparente et cette sénilité précoce, une certaine expression de vigueur décelait dans l'ancien fermier de la Bénardière plus de force et de santé qu'il n'en avait quelques années auparavant.

— Ainsi je ne me trompais pas ! s'écria-t-il. Je revois Bénédicte ! Je retrouve le fils que nous aimions tant ! Ah ! Dieu soit loué ! Et comme il a prospéré ! comme il a fait un beau chemin dans la vie ! Est-ce qu'il pouvait en être autrement ? Un garçon si bien doué, et qui était devenu si vite un savant ! Un pauvre père qui en eût remontré pour l'instruction à plus d'un grand seigneur ! Bonté du ciel ! que je suis donc heureux d'avoir pu l'embrasser une fois encore avant de mourir, le cher enfant !

L'excellent homme, en parlant ainsi, avait de grosses larmes dans les yeux. Bénédicte lui prit les mains ; il le fit asseoir sur l'herbe au bord de l'eau ; et, s'asseyant à côté de lui, il lui dit d'une voix où la tendresse le disputait à la commisération :

— Et moi aussi, je me sens le cœur tout joyeux de vous avoir pressé contre ma poitrine. Je n'espérais pas que ce bonheur m'arriverait si tôt. Mais en même temps, reprit-il, je suis tout triste de vous rencontrer dans l'état de délabrement où vous semblez réduit. Qu'est-il donc arrivé ? Est-ce la guerre civile qui vous a mis en cette extrémité ? Hélas ! il est évident que l'infortune s'est cruellement appesantie sur vous. Hâtez-vous de me dire vos chagrins ; apprenez-moi la cause de vos malheurs, afin que je sache si je puis vous venir en aide et vous consoler.

— Tout est irréparable dans les coups dont le sort m'a accablé, répondit lugubrement le père Cazeaux. Laissez-moi, mon cher Bénédicte, vous en faire juge.

— Autrefois, mon père, interrompit le capitaine, votre langage était moins cérémonieux avec moi. Pourquoi ne me parlez-vous pas comme autrefois ?

— Parce que vous n'êtes plus un simple paysan, mon fils ; parce que vous êtes mon supérieur par le savoir et par le rang. Je dois maintenant vous montrer du respect.

— C'est une erreur, mon père, vous ne me devez que de l'affection. Quand bien même je serais général, il n'y aurait rien de changé entre nous. J'exige donc que vous m'adressiez la parole exactement comme vous le faisiez au temps où je meuais pâtre vos troupeaux.

— Je n'osais pas, mon brave enfant ! Mais, puisque tu le veux, je t'obéis. Ai-je besoin de te dire, poursuivit-il, que durant plusieurs années après ton départ nous n'avons eu qu'à nous louer de notre existence à la Bénardière : elle nous était douce et souriante au delà de nos souhaits. Un fennage modéré, quelques bonnes récoltes, un courage qui redoublait, une santé de jour en jour raffermie, voilà de quoi se composait la vie que nous menions. Ajouté à cela que nos économies s'accroissaient parfois de certaines petites sommes que nous envoyait, d'abord d'Amérique, puis de Paris, un excellent garçon

qu'il est inutile de te nommer. Cet argent béni, qui occasionnait sans doute plus d'une privation au soldat, nous le recevions avec une sorte de recueillement pieux, et nous le baissions tous comme une relique. Mais ce qui surtout nous rendait bien heureux, c'était la lettre qui accompagnait chaque envoi. On lisait et on admirait. On relisait et on pleurait. Ah ! c'est que cela était bien beau et bien émouvant, ce que tu nous écrivais ainsi, mon Bénédicte ! Cela nous élevait un peu l'esprit, et cela nous attendrissait aussi le cœur. Nous ne comprenions pas toujours du premier coup les grandes idées que tu exprimais si clairement d'ailleurs, touchant les droits de l'homme et les devoirs du citoyen, l'indépendance des nations et la souveraineté des peuples ; mais M. Mathieu nous aidait de son intelligence, et alors nous étions frappés de la justesse de tes pensées, ainsi que de l'enthousiasme de tes sentiments. Par exemple, nous n'avions jamais recours à personne quand il s'agissait de bien sentir tout ce qu'il y avait de bon, d'affectueux, d'émouvant dans les souvenirs et les vœux que tu adressais à chacun de nous. Personne n'était oublié. Tout le monde avait sa part de doux propos et d'embrassements, même Castor et Pollux. Aussi ces intelligentes bêtes devinaient-elles tant de petits cris de joie et de profonds éclairs dans les yeux, qu'elles regrettaient toujours l'ancien pâtre du Bocage qui avait été leur maître et leur compagnon. Ah ! c'étaient là de bons et braves chiens !

Le père Cazeaux se tut. Son front se rida violemment, son regard devint lugubre, sa bouche eut une crispation de colère. Il parut s'absorber un instant en de navrantes réflexions. Le capitaine, qui s'attendait au récit de quelque catastrophe et ressentait dans l'âme une douloureuse anxiété, n'osait rompre le silence. L'ancien fermier reprit de lui-même avec un visible effort :

— Tout nous réussissait donc à la Bénardière. Nous avions pourtant à nous plaindre parfois des procédés de notre seigneur, le marquis d'Apremont, qui faisait de courtes apparitions dans le pays, escorté de gentilshommes insolents et de courtisanes. Alors la chasse était menée grand train à travers les semailles et les récoltes ; mes prairies et mes guérets étaient ravagés. Je m'indignais, je réclamaï une indemnité. On se moquait de mes réclamations, ou bien on m'accablait d'injures, et, si je menaçais de m'adresser à la justice, on me montrait une lettre de cachet, en m'intimant l'ordre de me taire pour ne pas être jeté en prison. Heureusement ces vexations cessèrent bientôt. Criblé de dettes contractées à Paris, harcelé par des créanciers puissants, le marquis fut obligé de vendre une grande partie de ses biens. La Bénardière et toutes ses dépendances devinrent la propriété d'une famille noble, point fière avec le paysan et pleine de bonté pour nous. Nous en étions là lorsque survint la Révolution. Si bien qu'un prétexte étant donné, c'est à dire l'appel de trois cent mille hommes sous les drapeaux, des fanatiques prirent les armes en Vendée, non pour défendre le territoire national envahi, mais au contraire pour seconder, au moyen d'une insurrection, la guerre déclarée à la France par l'Europe coalisée. Dès lors on voulut me contraindre à combattre contre la République. Je refusai net, et même avec indignation. Justin en fit autant. Nous nous rappelions ces belles paroles contenues dans une de tes lettres, mon cher Bénédicte : "Quand la patrie est en danger, toute dissension intestine est coupable, et l'âme de tout bon citoyen doit souhaiter ardemment que l'ennemi du dehors soit vaincu et chassé." Nous osions, Justin et moi, proclamer cela au milieu des insurgés, dans l'espoir de ramener à la raison quelques consciences égarées. Mais il était facile de voir que nous ne convertissions personne, et que notre langage ne réussissait qu'à exciter à notre égard de secrets mécontentements. Plusieurs mois s'écoulèrent néanmoins sans qu'aucune démonstration hostile eût lieu contre nous. Tu le sais, mon fils, le paysan du Bocage est plus exalté que méchant. Nous n'avions pas grand chose à redouter de lui, à moins que quelques mauvais garnements, disséminés çà et là et bien connus ne vinsent à se réunir et à s'entendre pour s'attaquer à moi et aux miens. Par malheur, ce fut ce qui arriva.